

Vives Belges !

LES ÉDITIONS NÉVROSÉE SE CONSACRENT À LA REDÉCOUVERTE DU PATRIMOINE LITTÉRAIRE BELGE. ELLES ONT ENTAMÉ LEUR CAMPAGNE AVEC LES FEMMES DE LETTRES.

Il faut une sacrée dose d'énergie pour lancer avec l'auguste geste du semeur douze romans de femmes de lettres belges d'autrefois réunis en bouquet... C'est pourtant ce que fait Sara Dombret depuis Uccle, commune de Bruxelles-Capitale, qui mène avec beaucoup d'appétit et de volonté la toute jeune maison Névrosée. Douze romans féminins pour établir une collection d'oubliées, certes, et les idées fusent : Sara Dombret vient de lancer des enquêtes sur les réseaux sociaux pour retrouver des ayants droit d'auteurs enfouis dans les méandres de la mémoire collective, ou propose au jugement d'anonymes volontaires des livres susceptibles d'être réédités. Pour le coup c'est original, moderne, engageant. Les titres retenus viendront nourrir la collection « Sous-exposés » en novembre prochain, réservée celle-ci aux hommes de lettres oubliés, auxquels s'ajouteront encore des romans policiers.

Pour commencer, la collection des femmes de lettres a déjà donné des gages avec, entre Marguerite Van de Wiele, féministe avant l'heure née en 1857, et Anne François, danseuse et réalisatrice à la RTBF née en 1958, un siècle de littérature proposé sous la forme d'un kaléidoscope passionnant de variété. Douze proses de qualité indéniable mettent en évidence des styles aussi différents qu'attachants. C'est épatant, pour le dire simplement. Mais quel laps entre l'inédit *Mantoue* de l'amie de Sartre et Beauvoir Madeleine Bourdouxhe (1906-19996) et le paisible *Beaucaron* de Nelly Kristink (1911-1995), une institutrice qui coudoie André Dhôtel ! Et personne ne boudera son plaisir lorsque Caroline Gravière (1821-1878), cette satiriste qui sait parfaitement ce que sont une saillie et une ville provinciale, mènera sa *Parisienne à Bruxelles*. Ces douze premières-là forment une sacrée académie...

Sara Dombret, vous n'hésitez pas à lancer sur YouTube des campagnes de recherche d'ayants droit ou de mise à l'épreuve de textes auprès de lecteurs volontaires. Ces usages sont peu communs dans le milieu. D'où vous viennent ces audaces ?

Je suis une grande lectrice, ce que j'aime dans la lecture, par-dessus tout, c'est l'accès que donnent les livres à des points de vue qui ne sont pas les vôtres. Les livres ouvrent les perspectives. Apprennent à regarder les choses sous d'autres angles. Vous savez, comme cet exercice qui consiste à se mettre debout sur une table pour voir différemment ce qu'on voit tous les jours. Je crois que c'est juste ça que j'essaie de faire. Parce que changer son point de vue permet souvent d'aborder différemment un problème et d'y apporter une solution. Et puis, c'est important pour moi de créer du lien. De partager. De laisser la possibilité aux lecteurs de participer à l'aventure. De leur montrer les coulisses. Je pense que c'est la seule manière de leur faire comprendre le projet et peut-être de les y intéresser.

Votre maison d'édition a été remarquée par sa manière hussarde, si l'on peut dire, de lancer d'un coup douze volumes de femmes de lettres oubliées. Là encore, c'est courageux. Qu'est-ce qui a motivé votre méthode ?

Parfois, je rentre le soir, je me mets à nettoyer. Souvent mon compagnon me dit « quel courage ». En fait non. J'avais décidé d'aspirer parce qu'il le fallait. J'ai juste empoigné mon aspirateur. Ce n'est pas du courage. C'est de la stratégie. Pour la collection, j'ai utilisé exactement le même procédé. Je trouvais ridicule de faire une collection avec un seul livre. Au regard de ce que j'avais lu et découvert, j'en aurais bien réédité cinquante. J'ai plus raisonnablement fixé le nombre à douze et puis on l'a fait. Je ne me suis pas laissé le temps de penser à ce que je faisais, de me demander si j'avais les compétences ou que sais-je. Je l'ai juste fait. J'ai paniqué après.

Comment les avez-vous choisies ces douze ?

Disons qu'en lisant les ouvrages, ceux que nous avons réédités se sont imposés d'eux-mêmes. Je dirais que nous avons choisi avec le cœur, et l'intuition. Nous avons aimé ces œuvres, elles nous ont touchés, chacune pour des raisons très différentes et nous souhaitions les rendre aux lecteurs. Qu'ils puissent, à leur tour, éprouver les sensations qu'elles nous ont offertes. Dans la préface d'un ouvrage d'Albert Ayguesparse, Charles Plisnier écrit : « *Que si vous désirez porter un jugement de valeur, je vous dirais qu'il n'y a qu'un criterium absolu : les personnages vivent-ils ? J'entends : entrent-ils dans votre paysage intérieur comme des êtres que vous avez connus, que vous connaissez ? Parlez-vous d'eux comme vous parlez de vrais vivants ? Vous souviendrez-vous d'eux comme vous vous souvenez de vrais vivants ? (...)* Le roman qu'on oublie "un an après" (l'avoir lu) était un mauvais roman ».

Pourriez-vous nous expliquer ce qui vous a fait choisir le mot « Névrosée » comme marque ?

Je trouve d'abord que « névrosée » est un très beau mot. Esthétiquement. C'est un mot qui chante. Il est malheureux qu'il soit si souvent associé à des concepts négatifs en tout cas au féminin, parce que pour un homme artiste, la folie est souvent quelque chose de normal, inhérent à son talent, mais pour une femme, c'est un moyen de la décrédibiliser. Pourquoi la folie masculine serait-elle plus valorisante que la folie féminine ? Lorsque les mots acquièrent une telle autorité qu'ils finissent par légitimer des inégalités, il faut les remettre en question. Appeler notre maison d'édition Névrosée, c'était remettre le langage en question d'une part et renvoyer l'insulte à l'envoyeur, en s'appropriant un mot que nous refusions, à l'avenir, de voir comme une insulte. Et puis, la vie m'a appris que se prendre au sérieux est rarement constructif et que le rire permet de désamorcer bien des situations.

Les livres que vous rééditez sont très différents : récits intimes ou psychologiques, romans moqueurs ou sociologiques, proses très poétiques...

Effectivement. Au départ ce n'était pas conscient. Puisque nous choisissons les livres avec notre instinct, il n'y avait pas de « stratégie ». La seule chose c'est que nous voulions donner une chance à un maximum d'autrices. C'est pour cette raison que nous avons décidé de ne rééditer qu'un ouvrage par autrice. Ça n'a pas été facile. Nous aurions aimé rééditer d'emblée deux autres ouvrages de Marguerite Van de Wiele qui sont peut-être plus amers qu'*Ame blanche*, mais qui sont tout à fait révélateurs de la position de la femme dans la vie littéraire à la fin du XIX^e et au début du XX^e. Nous aurions aussi aimé rééditer plus d'ouvrages de Louis Dubrau qui nous a véritablement conquis. Mais nous avons fait le choix de nous limiter. Et nous constatons in fine que cela donne un aperçu de la diversité de la production littéraire de ces femmes. On pourrait penser que dans les circonstances dans lesquelles elles se trouvaient en tant que femmes de lettres, elles auraient toutes écrit des choses relativement semblables, mais la collection nous montre que c'est loin d'être le cas.

Il semble aussi que les lacunes de notre savoir en matière de littérature des deux siècles derniers soient infinies...

Oui, mais ce qui m'inquiète surtout c'est que la situation semble se répéter. Les livres sont devenus, dans l'esprit de beaucoup, des produits de consommation comme d'autres et donc il semble que leur durée de vie soit de plus en plus limitée. Face aux exigences de « nouveautés » les livres s'enchaînent et disparaissent. Certains font probablement mieux de disparaître, mais pour d'autres c'est un véritable appauvrissement de notre patrimoine littéraire qui en résulte. Je pense qu'il faut se battre contre ça. Nous ferions mieux de nous intéresser à ce qui a été fait, à le faire vivre, plutôt qu'à publier à tout prix de nouveaux textes qui n'ont pas forcément la qualité de ces textes délaissés.

Quels sont les textes pour lesquels il faut à tout prix insister pour que les lectrices et lecteurs s'y penchent ?

Cela dépend beaucoup du lecteur. Certains textes sont plus contemplatifs, descriptifs ou poétiques, c'est le cas notamment de *L'Odeur du père* de Marie Denis et de *Mantoue est trop loin* de Madeleine Bourdouxhe qui sont donc, pour certains plus difficiles d'accès. D'autres textes présentent cet avantage d'avoir plusieurs niveaux de lecture et qui donc sont plus susceptibles de plaire à un grand nombre. À *la poursuite de Sandra* de Louis Dubrau par exemple, dont l'écriture est fluide et les personnages attachants. *Dora* de Marianne Pierson-Piérard est également un texte surprenant. L'autrice parvient à nous faire plonger dans les contradictions d'une femme que le lecteur a tout pour détester mais qu'il finit par comprendre. C'est magistral. Jacques De Decker qui vient de nous quitter m'a dit que selon lui c'était le titre le plus impressionnant de la collection. J'ai aussi personnellement été très touchée par *Modeste Autome* de Marguerite Baulu et par *L'Invisible* de Jeanne de Tallenay. *Modeste Autome* après un début assez lent se montre dynamique et plein de modernité. *Modeste Autome* est ce que j'appelle un personnage incarné. Après avoir fait sa connaissance, elle ne quitte plus le lecteur. Elle fait partie de sa famille, même si c'est un personnage



Sara Dombret

CARTE D'IDENTITÉ

Éditions Névrosée Clos du Drossart, 3a/11, 1180 Uccle (Belgique)

Création en mai 2019

14 titres au catalogue, tirage moyen : 500 ex.

Meilleures ventes : *Une Parisienne à Bruxelles* de Caroline Gravière et *L'Invisible* de Jeanne de Tallenay

Diffusion : Grantha (pour la Belgique). En direct pour la France

de fiction. *L'Invisible* m'a bouleversée, parce qu'en le lisant, d'abord, je n'ai jamais eu l'impression qu'il y avait des longueurs, ce qui est assez exceptionnel pour un texte si ancien. L'univers fait penser à celui de Dickens, en plus fluide.

Entre Nelly Kristink, influencée par Alain-Fournier, et Madeleine Bourdouxhe, proche du coup Sartre-Beauvoir, vous faites se croiser des mondes. Pensez-vous pouvoir maintenir cette exigence de variété à l'avenir ?

Je ne me l'impose pas comme exigence, mais je suis une lectrice éclectique. J'aime que les mondes se croisent. C'est ce que je recherche personnellement dans mes lectures, pénétrer des mondes et des points de vue différents. Quant à savoir si cela sera possible, je n'en ai aucun doute. Il y a, dans notre patrimoine littéraire énormément de diversité. Je ne sais pas si c'est un phénomène propre à la Belgique qui brasse les cultures. C'est possible. Mais nous sommes loin d'avoir exploré toute cette diversité. Nous envisageons d'ailleurs d'ajouter à notre collection des romans policiers. Je viens de trouver une autrice qui écrivait sous le nom de plus de Jean Marsus qui a construit un personnage d'enquêtrice qui revient dans plusieurs de ses romans qui est tout à fait exceptionnelle. J'ai l'impression d'avoir découvert Sherlock Holmes au féminin. Dans les préfaces de ses romans, Jean Marsus adresse toujours un petit mot à son lecteur. Dans l'une d'elles elle écrit : « *L'auteur souhaite que ce drame fort simple, mais baignant dans une atmosphère de poésie et d'ironie gracieuse, lui vaille la sympathie de tous ceux qui voient dans le policier mieux et plus qu'un jeu ou une énigme* ».

Propos recueillis par Éric Dussert